

SUR LES PAS DE SALVADOR DALI EN CATALOGNE

Par Claude LAMBOLEY

Mots clefs : Salvador Dali. Catalogne. Cadaquès. Pubol. Figueras.

Résumé : Vingt ans après sa mort, Salvador Dali reste très présent en Catalogne, dans les trois hauts lieux qu'il a aimés et où il a vécu : Cadaquès et Port-Lligat, le château de Pubol et Figueras où il a créé son musée. C'est le souvenir de cet artiste profondément catalan dans ces trois résidences qui est évoqué ici.

« Chaque matin au réveil, j'expérimente un plaisir supérieur : celui d'être Salvador Dali et je me demande, émerveillé, ce que va encore faire de prodigieux aujourd'hui ce Salvador Dali ». Ainsi s'exprime le peintre dans le Journal d'un génie adolescent, écrit à l'âge de quinze ans, dans sa langue maternelle, le catalan, orthographié à la Dali, extravagant, poétique et déjà surréaliste .

Salvador Dali ne laisse personne indifférent.

Au mieux, il suscite une admiration sans borne par ses trouvailles picturales spectaculaires, ahurissantes et son admirable liberté d'expression. N'a-t-il pas été le premier à convertir la simulation de la paranoïa en méthode de création, à transposer la destinée d'un artiste en gloire médiatique et financière ? N'a-t-il pas été le précurseur des hyperréalistes en se référant à Meissonnier et en définissant son style de manière très personnelle « *comme une photographie en couleur et à la main d'une image super fine extra picturale de l'irrationalité concrète* » ?

Au pire, il provoque une critique agressive. Ainsi lui reproche-t-on d'avoir voulu tuer l'art moderne. Ne traitait-il pas, il est vrai, les œuvres picturales de Picasso d' « *ignominieuses* » et celle de Mondrian de « *pets* » ? Bien mieux, certains contempteurs lui reprochent l'absence quasi totale d'invention créatrice, voire même de dons picturaux. D'autres n'hésitent pas à critiquer chez lui cette manie maladroite et virevoltante qu'il a pour les modes d'avant-hier et les avant-gardes d'hier, le faisant passer du pastiche de l'impressionnisme à des répétitions du dadaïsme, de la peinture métaphysique d'un Chirico au purisme d'un Le Corbusier, du mimétisme d'un Miro à une parodie de Juan Gris. Surtout, nombreux, parmi les intellectuels, sont ceux qui contestent ses engagements politiques et philosophiques, l'accusant d'être, tour à tour, un vrai et un faux chrétien, un ultra-catholique et un vrai franquiste, un vrai et un faux académicien détestant Picasso et célébrant Meissonnier.

Mais, qu'on l'admire ou qu'on le critique, l'agacement est constant du fait de sa mégalomanie dramatico-comique destinée à abuser les riches et à séduire les intellectuels, de son désir de plaire s'apparentant à l'obsession et au dandysme, de son cirque perpétuel destiné à théâtraliser ses lubies les plus farfelues et ses frasques les plus grandioses en les explicitant soigneusement à l'intention des médias. N'a-t-il pas, un jour, convoqué la presse dans sa suite, à

l'hôtel Meurice, et devant les journalistes réunis, jeté par le balcon des sacs contenant des peintures liquides sur les voitures en stationnement, clamant à qui voulait l'entendre que la peinture « Explosion » venait de naître ? Dans une époque qu'il juge « *crétinisante* », il se veut une provocation permanente. Nombreux sont ceux qui, encore, ont du mal à comprendre cette provocation et le considère comme un fou. Or, il l'a répété : « *l'unique différence entre un fou et moi, c'est que moi je ne suis pas fou* ».

Pourtant, même mort, il attire les foules dans son musée. Ces écrits sont réédités. En 2004, c'est avec faste qu'on a célébré le centenaire de sa naissance. Sur Internet, on relève plus de 3 000 000 de références. C'est dire la popularité de cet artiste hors norme !

Faut-il l'admirer, faut-il le dénigrer, nous nous garderons bien de prendre position. Notre compétence n'est pas suffisante pour porter un jugement de valeur. Laissons à d'autres la responsabilité de celui-ci et insistons surtout sur le fait que Dali, comme Gaudi, est un pur produit de cette région étonnante, dynamique, exubérante et pourtant secrète, qu'est la Catalogne. Il est un parfait représentant de cet esprit catalan si original, fier de son ambivalence entre folie et sagesse. N'écrira-t-il pas : « *Je suis toujours resté le paysan catalan rusé et naïf dans le corps duquel vit un roi* » ? Aussi nous contenterons-nous seulement de rappeler quelques repères dans la vie de ce personnage haut en couleur et de présenter les lieux de Catalogne où il a vécu. En effet, qu'il s'agisse de certains épisodes de sa vie ou du fait, qu'avant toute chose, il est espagnol et surtout catalan, là sont les clés pouvant expliquer le personnage et son œuvre.

Ainsi a-t-on dit que, du fait de son atavisme matérialiste, le catalan n'accorde d'existence qu'à ce qu'il peut manger, entendre, sentir, toucher, voir. Dali, en vrai catalan, le proclame : « *Je sais ce que je mange. Je ne sais pas ce que je fais* ». Ce délire comestible se retrouve constamment dans son œuvre, qu'il s'agisse des montres molles, nées d'un rêve de camembert coulant, des nombreux « *Pains anthropomorphes* », ou des portraits de Gala « *avec deux côtelettes* ».

Cet atavisme catalan se retrouve aussi dans la présence obsédante dans ses tableaux de sa chère plaine de l'Ampurdan et surtout des rochers déchiquetés de la côte catalane du Cap Creus à Estartit, à l'origine des excroissances qu'il affectionne, des objets fossiles, des ossifications, des anthropomorphismes qui hantent son œuvre.

SALVADOR DALI : UNE VIE COMME UNE ŒUVRE D'ART

Salvador Dali est né le 2 mai 1904 à Figueras. Son père, Salvador Dali y Cusi était originaire de Cadaquès. Autoritaire, voire même psychorigide, il était notaire à Figueras. Plus tard, le peintre célébrera l'événement en ces termes : « *que l'on sonne toutes les cloches ! que le paysan courbé sur son champ redresse son dos voûté comme l'olivier que tord la tramontane, qu'il appuie sa joue dans le creux de sa main calleuse dans une noble attitude de méditation... Regarde ! Salvador Dali vient de naître...* ».

Dans son enfance, le petit Salvador sera d'autant plus choyé que sa naissance venait combler le vide d'un frère mort. Il écrira : « *mon frère était mort à sept ans d'une méningite, trois ans avant ma propre naissance. Désespérés, mon père et ma mère ne trouvèrent de consolation qu'à mon arrivée au monde. Je ressemblais à mon frère comme deux gouttes d'eau se ressemblent : même faciès de génie, même expression inquiétante de précocité... Mon frère n'avait été qu'un premier essai de moi-même, conçu dans un trop impossible absolu* ». En réalité, ce frère était mort neuf mois avant sa naissance. Le petit Salvador en était manifestement le substitut. Ce fait le marquera pour la vie, d'autant qu'il porte le même prénom que son frère : « *un crime subconscient, écrira-t-il plus tard, aggravé du fait que dans la chambre de mes parents se trouvait en majesté la photographie de Salvador, mon frère mort, à côté de la reproduction d'un christ crucifié peint par Vélasquez... d'autant que je me mis à ressembler à mon frère comme une image dans la glace, je*

me crus mort avant de me savoir en vie... ». Ces parents lui firent porter les habits de son frère, lui donnèrent ses jouets, le traitèrent comme une réincarnation, et non comme leur fils à part entière, de quoi provoquer une véritable névrose.

Très jeune, il montre des dons pour le dessin et expose ses premières toiles au théâtre municipal de Figueras qui deviendra plus tard son musée. Son obsession pour la peinture est déjà évidente. « *Je vais vivre comme un fou, écrit-il dans le Journal d'un génie adolescent, peignant et apprenant sans cesse, m'extasiant devant la nature qui est aussi de l'art, observant le soleil se coucher sur le sable humide de la plage, m'enivrant de poésie dans les beaux et longs crépuscules, à moitié endormi dans le doux murmure des vagues verdâtres, les étoiles se reflétant dans l'eau calme, les nuits pâles de pleine lune, les yeux magnifiques de la femme... quelle jouissance, quelle vie !* ». À 15 ans, il ne doute pas de sa destinée. Il écrit dans le Journal d'un génie adolescent : « *Je serai un génie, le monde m'admira. Je serai peut-être méprisé, incompris, mais je serai un génie, un grand génie, parce que j'en suis certain* ».

En 1921, sa mère meurt. Il est admis à l'école des Beaux-Arts à Madrid. « *Il me fallait parvenir à la gloire pour venger l'affront que fit pour moi la mort de ma mère, religieusement adorée* ». Il en est expulsé, en 1923, pour avoir contesté ses professeurs. Il fréquente l'avant-garde, en particulier Garcia Lorca, Luis Bunuel. Il est arrêté et emprisonné quelques semaines à Gérone pour être le seul abonné de Figueras à recevoir l'Humanité. Déjà la contestation et la provocation !

Il expose à Barcelone et rencontre Miro et Picasso. Son œuvre s'inspire alors de l'impressionnisme, du pointillisme ou du cubisme. Sa participation au film de Bunuel : « le chien andalou » lui apporte l'admiration des surréalistes.

C'est à Cadaquès, lieu de vacance estivale de sa famille, que se passe, après la mort de sa mère, le second événement marquant, le plus important certainement, de sa vie. Il reçoit Eluard et sa femme Gala. C'est le coup de foudre, la révélation de la femme dont il rêve depuis l'enfance. Il la conquiert et Paul Eluard s'éloigne, très digne, après que Dali eût fait son portrait. Cette rencontre inspirera un tableau devenu célèbre : « *le grand masturbateur* ». Il s'agit d'un auto-portrait « mou », le représentant fourbu avec des fourmis et un faucheur lui courant sur le visage tandis qu'un visage féminin est occupé à lui procurer l'extase qu'il éprouve.

Cette union contribuera, dira-t-il plus tard, à le faire passer de l'adolescence à l'âge adulte et sera à l'origine de la rupture avec son père qui réprouve cette union avec une femme divorcée. Il réglera ses comptes dans un tableau qu'il intitule « *l'énigme de Guillaume Tell* ». Il s'en expliquera. « *Guillaume Tell, c'est mon père et moi, le petit enfant qu'il tient dans ses bras qui, au lieu d'une pomme, tient une côtelette crue sur la tête : il veut manger. À côté de son pied, une toute petite noix contient un tout petit enfant qui est l'image de Gala* ». La rupture est consommée quand Dali quitte Cadaquès pour acheter Port Lligat qui veut dire en catalan port attaché par un cœur. C'est la plus pauvre et la plus délabrée des maisons de pêcheurs qu'il paye avec l'argent de la vente du tableau. Il s'y réfugie avec Gala.

L'irréversible était accompli. En sacrifice, il se coupera les cheveux qu'il enterrera avec les coquilles d'oursins de son repas et montera sur la colline dominant Cadaquès pour « *y contempler le panorama de mon enfance, de mon adolescence et de ma maturité* ».

Ce tableau sera la cause, au salon d'automne de 1934, de sa brouille avec les surréalistes. Breton et ses amis ne lui pardonneront jamais d'avoir donné, par dérision, à Guillaume Tell, le visage de Lénine. Ce sera le point de départ de son succès triomphal aux Etats-Unis et le début de la carrière d'Avida Dollar, anagramme de son nom, et de sa fortune. Sa grande richesse sera surtout Gala qui le défend et le protège contre lui-même et contre les autres. Leur rapport avec l'argent sera plus complexe qu'il n'y paraît. S'ils gagnaient beaucoup d'argent, ils en dépensaient

tout aussi facilement et à la fin de sa vie, ayant enrichi de nombreux secrétaires, donné à l'Etat espagnol ses demeures somptueuses et ses collections de tableaux, Dali mourra pauvre, avec un compte en banque bien dégarni.

Pourtant, doué d'une imagination débordante, il transforme en or tout ce qu'il touche : tableaux, parfum, bijoux, livres, comme sa biographie au titre accrocheur « la vie secrète de Salvador Dali », décors de cinéma ou de ballet. La vie du couple se partagera entre Paris, New York, Port Lligat et le château de Púbol, résidence privée de Gala, où Salvador ne se rendra que sur son invitation expresse. Son œuvre picturale, pendant cette période est ponctuée d'œuvres maîtresses, comme la série des madones de Port Lligat, en 1949, ou les grandes toiles mystiques de 1960.

Gala, qu'il avait épousée en août 1958, meurt le 10 juin 1982. En juillet de la même année, il est fait marquis de Púbol par le roi d'Espagne. Il vit désormais au château de Púbol.

En 1984, il est gravement brûlé par un incendie qui s'est déclenché dans sa chambre à coucher. Guéri, mais diminué, il habitera désormais la Torre Galatea. C'est là qu'il meurt, le 13 janvier 1989.

LES HAUTS LIEUX DALINIENS EN CATALOGNE

Les trois sites daliniens, où a vécu l'artiste, se situent dans un triangle dont le sommet est Figueras et dont les deux angles latéraux sont Púbol, près de Gérone, et Port Lligat, près de Cadaquès.

Cadaquès est un joli village de pêcheurs, aux maisons blanches se reflétant dans une petite baie bien abritée, avec son église riche d'un retable baroque, avec des petites rues dont les façades sont couvertes de bougainvillées. Il est niché au sud du cap Creus, redouté des anciens marins pour ses courants dangereux, impressionnant vu de la mer avec ses rochers déchiquetés par les éléments. Cet endroit, où les Pyrénées viennent mourir dans la mer, est, pour Dali, une grande source d'inspiration. C'est là qu'il a déclaré sa flamme à Gala. C'est là que, dans les moments de fatigue, les moments sans argent, les moments désespérés, Dali et Gala se réfugient. Ces rochers seraient à l'origine de toutes les excroissances que le peintre affectionnait tant, de ces objets fossilisés, de ces ossifications anthropomorphiques qui hantent son œuvre. Ils sont à l'origine de la naissance de son esthétique du mou et du dur.

La famille Dali y possédait une résidence d'été, sur la plage de Llaner. C'est là qu'en 1930 il reçoit des amis comme Luis Bunuel, René Magritte et son épouse, Paul Eluard et Gala. Alors que la bande s'en retourne à Paris, au bout de quelques semaines, Gala exprime le désir de rester quelques semaines supplémentaires. Elle y restera toute sa vie, conquise par le peintre qui en fera son amante, sa femme, son modèle, son égérie et son mentor.

A la suite de la crise surgie avec son père, grâce à la somme de 20 000 francs que lui avance le vicomte de Noailles, son protecteur, sur la vente de sa toile « *l'énigme de Guillaume Tell* », il achète une pauvre cabane de pêcheur à Port Lligat. C'est un lieu que l'artiste considérera comme « *l'un des endroits les plus arides de la terre. Les matins y sont d'une sauvage et âpre gaieté, les soirs souvent d'une mélancolie morbide* ».

Pendant longtemps, on rejoignait Port Lligat à partir de Cadaquès par un chemin de terre raviné d'où l'on dominait la petite crique où se nichait, toute blanche, la maison du peintre. Une

route goudronnée a malheureusement remplacé le chemin. Mais on gagne toujours la maison, au bord de l'eau, par un chemin pentu et caillouteux qui mène à la crique où des pêcheurs préparent toujours leurs barques pour la pêche du lendemain.

Ce n'est que progressivement que la maison prendra son allure définitive, à la suite d'ajouts et de restructurations réalisés entre 1932 et 1972. Dali s'en explique : « *notre maison de Port Lligat a grandi comme une véritable structure biologique, par addition de cellules. Chaque nouvel événement de notre vie correspond à une nouvelle cellule, une pièce. Le noyau est le fruit de la paranoïa délirante de Lidia qui nous a donné la première cellule en cadeau* ».

Cette croissance s'est faite à l'initiative de Salvador Dali et de Gala et sous la surveillance de leur ami et administrateur, Emili Puignau. Ainsi, une maison blanche est-elle née au fil des ans, étagée sur la colline au milieu des oliviers, véritable labyrinthe avec des escaliers qui grimpent de pièces en pièces, éclairées par des fenêtres ouvertes sur la baie qu'elles encadrent comme pour un tableau.



La maison de Port-Lligat

Toute la décoration de cette demeure est originale, insolite, hors du commun. Elle témoigne des obsessions, des souvenirs, des monomanies de ses propriétaires. C'est peu de dire que l'esprit des maîtres des lieux plane toujours sur cette maison. On le perçoit par une foule de détails : ces bouquets d'immortelles, qu'affectionnait Gala, éparpillés dans la demeure, ce théâtre d'enfant relégué dans un coin et qui prend toute sa saveur quand on connaît la théâtralité de Dali, ces jouets négligemment posés sur des marches d'escalier, vestiges d'une enfance perdue et regrettée, ces objets d'optique, tels ce stéréoscope ou ce zootrope, qui témoignent de la fascination de Dali pour les effets d'optique qu'il a su exploiter dans de nombreuses toiles sous forme d'anamorphoses, d'anaglyphes, ou d'effets stéréoscopiques.

À chaque détour on s'attend à rencontrer le maître ou son épouse... Ils y ont vécu près de cinquante ans, jusqu'au décès de Gala en 1982.

Gala, de son vrai nom, Elena Dimitrovnie Diakonova, était née vers 1892. Elle était la fille d'un avocat russe. On connaît peu de chose de sa vie, si ce n'est qu'elle avait rencontré au sanatorium de Clavadel près de Davos, en 1912, le jeune Paul Eugène Gridel, futur Paul Eluard, alors âgé de 17 ans. Il y soignait une tuberculose. Après quelques péripéties, ils s'étaient mariés, le

21 février 1917. Une fille était née, Cécile, le 11 mai 1918. Gala était devenue la figure mythique du surréalisme. En novembre 1921, le couple avait fait la connaissance de Marx Ernst. Celui-ci était rapidement devenu l'amant de Gala, et, dès lors, s'ensuivit une vie à trois, jusqu'à ce que Paul Eluard disparaisse pour un tour du monde, en 1924. Le trio se reformera à Saïgon, mais, seuls, Paul et Gala retourneront en France. Cependant, le couple se disloquera définitivement dans l'été 1929, à Cadaquès.

Désormais, la vie de Gala se confond avec celle de Dali. Ils se marient civilement en 1942 et religieusement en 1958, après la mort de Paul Eluard, survenue en 1952.

Belle et mystérieuse, fantasque, slave jusqu'au bout des ongles, une véritable « *emmerderesse* » selon le mot de Paul Valéry, elle exerçait un charme puissant sur les êtres qui l'entouraient, une séduction faite de silences, de crises de larmes, d'explosions dramatiques, d'énergie, voire de dureté qui cachaient mal sa fragilité, son angoisse et sa peur de la mort.

Depuis longtemps, Dali avait promis à Gala de lui offrir un château. L'occasion ne s'était jamais encore présentée. Curieusement, leur mariage religieux avait eu lieu à l'église des Angels, dans la commune de San Marti, limitrophe de Púbol, sans que l'attention soit attirée par le château qui, il est vrai, était dans un état de délabrement avancé.

C'est en 1968, lors de la conception de son musée, que Dali déclare sobrement à son ami Emili Puignau : « *J'ai réfléchi et j'ai décidé d'acheter un château à madame* ». Durant ces années, malgré certaines tensions dans lesquelles le mannequin, Amanda Lear, ne semble pas avoir été étranger, demeurait entre eux une certaine complicité. Gala avait 74 ans et restait l'objet de toutes les attentions de la part de Salvador Dali.

C'est par hasard que des amis découvrent ce château, en partie ruiné. Il appartenait aux descendants du marquis de Bondel qui habitaient Madrid. Dès la première visite, Dali est séduit par le caractère délabré du château qui lui laissera libre cours à sa créativité, tandis que Gala est éblouie par le jardin. En 1969, avant même d'avoir conclu la vente, il obtient des propriétaires la possibilité d'engager des travaux de réhabilitation. Ceux-ci durent sept mois. Le premier avril 1970, très sérieusement, Dali annonce officiellement, lors de l'inauguration du musée Gustave Moreau à Paris, qu'il vient d'acheter un château « *somptueux* » pour Gala. Il ajoute que, bien qu'un premier avril, il ne s'agit pas d'une farce.



Château de Púbol-La salle du trône où Dali recevait les journalistes

Gala n'habita le château que quelques semaines chaque été de 1971 à 1980. Dali l'accompagnait pour l'installer, puis repartait pour Port Lligat. Quand elle l'appelait, il retournait à Pùbol, mais ne restait jamais pour la nuit.

A partir de 1981, la santé de Dali déclina. Il tomba progressivement dans une sorte de dépression qui ne fit que s'accroître avec la maladie de Gala. Quand il apprit que les jours de son épouse étaient comptés, en mai 1982, il fit construire dans la crypte du château deux tombes, désireux que leurs dépouilles soient réunies par delà la mort. Gala devait décéder, le 10 juin 1982, à Port Lligat. Son corps fut transporté à Pùbol pour y être enterré.

Désormais, Dali va habiter Pùbol, peignant sans cesse jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent. Le 15 avril 1983, devant la porte du château, il réunit les journalistes pour leur faire cette déclaration *« toute mon œuvre sera à l'état espagnol »*.

Le 30 avril, il se fait photographier devant son œuvre ultime *« queue de milan et guitare »*. Désormais, il met en ordre ses affaires et rédige son testament. Il quitte définitivement le château de Pùbol, le 31 août 1983, après avoir été gravement brûlé dans un incendie qui s'est déclaré dans sa chambre. Après avoir été soigné dans une clinique de Barcelone, il habitera désormais dans la tour Galatea, jouxtant son Muséo-Téatro auquel il va consacrer ses dernières années.



Le dernier domicile de Dali, Torre Galatea

C'est une bombe, tombée au bon endroit qui a fait le musée Dali à Figueras. C'était en 1936, pendant la guerre civile, elle a métamorphosé en lieu dalinien, ce petit théâtre provincial où il avait exposé ses premières œuvres. Seul le milieu de la salle avait été éventré, le reste, coulisses, dégagements, scène, était resté debout, formant une sorte d'hémicycle calciné, un théâtre dans le théâtre. C'est à l'approche de son soixante-dixième anniversaire qu'il a l'idée de faire construire un musée dans sa ville natale. Mais quel musée ?



Figueras. Teatro Museo Dali

L'idée de génie surgit quand il s'avise que le fronton de l'édifice porte l'enseigne « Teatro municipal » et qu'il suffit de changer quatre lettres au mot « municipal » pour opérer la transformation en « Teatro Museo Dalí ». Le mot clé est resté intact, il est essentiel : « Teatro ».
« *Je suis, c'est bien connu, écrira-t-il, un personnage éminemment théâtral. Cet endroit m'était destiné* ». Après avoir consolidé l'ensemble et « fossilisé » les parties brûlées, l'architecte à qui il s'est adressé, Ros de Ramis, transforme l'ancienne salle de spectacle en abside d'église romane. Un autre architecte, Emilio Perez Pinero, coiffe le musée d'une sphère ressemblant à une énorme bulle de verre et de métal qui surmonte l'ex-scène promue à devenir le saint des saints du musée dalinien. Mais le jeune architecte de 34 ans se tue en automobile et leur collaboration s'interrompt. L'agencement du musée n'en continue pas moins au gré des inventions fulgurantes de l'artiste : « *Je dalinise tout* », clame-t-il. Tout à la fois, il exécute un vitrail prévu sur le thème de l'Apocalypse de saint Jean, avec images variant toutes les trois secondes par l'effet d'une machinerie hydraulique ; il peint à fresque le plafond de l'ancien foyer ; il dessine, primitivement pour la cour abside, un labyrinthe de myrte représentant le G de Gala. Damian, sculpteur roumain fixé à Paris, insère dans l'arche de dix-neuf mètres, devenue entrée monumentale du musée, une porte à laquelle on accède par une double rampe en marbre de Carrare, agrémentée de 200 000 billes de verre bleu nuit, donnant à l'ensemble une nouvelle perspective extraordinaire. Au fond un trône.

Actuellement, le musée offre un bon panorama de l'œuvre du peintre, de ses premières expériences jusqu'aux dernières réalisations artistiques. On y trouve aussi bien une œuvre de jeunesse, comme « *Port Alger* » de 1924, que des œuvres plus tardives : le « *Spectre du sexe – appeal* » de 1932, « *l'autoportrait mou avec bacon frit* » de 1941, que l'artiste définissait comme « *un autoportrait anti-psychologique ; au lieu de peindre l'âme c'est à dire le dedans, peindre uniquement l'extérieur, l'enveloppe, le gant de moi-même. Le gant de moi-même est comestible et même un peu faisandé ; c'est la raison pour laquelle apparaissent les fourmis accompagnées du bacon. Le plus généreux des peintres, je m'offre tout le temps à manger, nourrissant ainsi succulemment notre époque* », « *la Poésie d'Amérique. Les athlètes cosmiques* » de 1943 ou les beaux portraits de Gala comme la « *Galarina* » de 1945, « *la Leda atomique* » de 1949, inspirée par l'explosion atomique de Hiroshima qui avait beaucoup choqué l'artiste. Dalí l'a peint pour exalter « *Gala déesse de ma métaphysique et je suis parvenu à créer l'espace suspendu* ». Un critique, Louis Ferrier, évoquant le mythe de Leda où Zeus s'est transformé en phallus ailé pour mieux séduire, écrit que Dalí a retourné le mythe en son contraire, l'état de lévitation où se trouvent Leda et le cygne exprime la pureté et la sublimation, ou « *la Galatea des sphères de 1952* ».

On y voit également la salle Mae West et la Salle du Palais du vent.

Il n'en a pas été toujours ainsi. Jusqu'au dernier moment de l'inauguration, en 1974, Dali ignorait quelles œuvres il allait exposer. De toute façon, ce ne pouvait être qu'un musée vivant, variant au gré des inspirations du maître. « *il y aura constamment quelque chose en préparation, des concerts pop, des happenings, des fêtes, du cinéma, des personnages insolites, une présentation de mannequins chinois conduits par un adolescent déguisé en singe dans un costume chinois du 12ème siècle* », disait-t-il à qui voulait l'entendre à l'époque de sa conception. Dans son esprit, ce musée ne pouvait qu'être un spectacle permanent. « *Ce musée, disait-il, peu de temps avant l'inauguration, est l'œuvre de ma vie. Je lui consacrerai les années qui me restent. Mais dites-vous bien qu'au Teatro Museo Dali rien, absolument rien ne sera jamais fini. Parce que si cela finit, c'est que je devrai finir aussi, et moi je veux vivre...* ».

Dali est mort le 23 janvier 1989. Selon ses dernières volontés, le Théâtre-Museo est devenu son tombeau. Il repose dans la crypte, la moustache gominée, embaumé pour 300 ans, revêtu d'une tunique frappée de la couronne de marquis et brodée d'une frise représentant la double spirale de l'ADN, symbole pour Dali de l'éternité. Néanmoins, ce musée témoigne toujours avec force de la vitalité de son œuvre, de la liberté de son expression picturale, de son inventivité époustouflante. Il a l'avantage, par rapport à l'autre musée créé aux Etats-Unis pour son œuvre, d'être par lui-même une œuvre d'art et l'expression de son génie. Les curieux et les amateurs ne s'y trompent pas, eux qui se pressent, en permanence, à le visiter.



La plaque tombale de Dali

Dali mort, que reste-t-il de lui ? Seulement l'image d'un clown ? Le souvenir d'un peintre que beaucoup considérait comme un fou ? Ce dont il se défendait en clamant haut et fort « *le clown ce n'est pas moi, mais cette société monstrueusement cynique qui joue au jeu du sérieux pour mieux cacher sa folie. Car moi - je ne le répèterai jamais assez - je ne suis pas fou* ».

C'est ce qu'a bien compris Jean Dutourd qui écrivait : « *Salvador Dalí, qui était très intelligent, avait compris plusieurs choses qui, généralement échappent aux artistes, la première étant que le talent (ou le génie) est une baraque foraine. Pour attirer les clients, il faut bonimenter, avoir la langue bien pendue, faire des pitreries et des cabrioles sur une estrade. C'est en quoi Dalí, dès ses débuts, excella. Il considérait qu'il était le plus grand peintre du XIX^e siècle, c'est-à-dire un artiste classique ayant eu la malchance de tomber dans une basse époque de son art. Les Trissotin de l'intelligentsia occidentale et les bourgeois à leur suite faisaient la loi, c'est-à-dire l'opinion.*

Il y a deux façons de se concilier ces gens-là, dont dépendent les réputations ; la première est d'être aussi grave qu'eux, aussi imbu de sa dignité. Ils reconnaissent aussitôt un membre de la tribu et savent le lui montrer.

L'inconvénient est que pour réussir une telle attitude il faut être soi-même un peu un imbécile, (...) Il ne lui restait que l'autre issue qui est la provocation, c'est-à-dire les extravagances et l'imprévu en pensée autant qu'en paroles, la sincérité brutale, le goût de la facétie, l'iconoclastie à l'égard de tout ce qui est à la mode et de ce fait est intouchable. »

Faire le clown, n'était-ce pas une façon de se protéger des autres ? Une façon de masquer les fissures qui le minaient depuis l'enfance : ce frère, dont il avait été le substitut, à l'origine de ces questions qui le taraudaient, suis-je moi, suis-je lui ? Qui est mort, lui, moi ? Sa mère morte, alors qu'il était encore jeune, perte irréparable, son père psychorigide qui semble l'avoir traumatisé, alors qu'il était enfant, par des gravures montrant les maladies sexuellement transmissibles afin de le détourner du péché, ce qui provoquera, selon Montse Aguer qui dirige le Centre d'études daliniennes, sa phobie des femmes, volontiers comparées à des mantes religieuses. Phobie dont le libèrera Gala.

D'ailleurs, dans le privé, loin de la foule et des médias, Dali était tout autre. C'est le témoignage de tous ceux qui l'ont côtoyé dans l'intimité, comme ce témoin qui, décrivant le personnage, a dit que le peintre « *était impressionnant par son regard et son port de tête. Il était altier mais amusant, il ne se prenait pas au sérieux* ». Il ne se prenait pas au sérieux ! Voilà une qualité rare qui ne peut que séduire et rendre le personnage attachant !

A la vérité, Salvador Dali laisse incontestablement à la postérité l'image, certes toujours agaçante mais combien fascinante, d'un peintre génial, d'un dandy, d'un illustre catalan et, pourquoi pas, d'un grand d'Espagne.

QUELQUES ÉCRITS DE SALVADOR DALI

- La vie secrète de Salvador Dali: éd. de La Table ronde, 1952
La vie secrète de Salvador Dali. Suis-je un génie ? éd. L'Age d'Homme 2006, 740 pp.
Les cocus du vieil art moderne. Fasquelle 1956.
Journal d'un génie : éd. de La Table ronde, 1964-Edit. Gallimard 2006, pp 301.
Le Mythe tragique de l'Angélu de Millet. Interprétation paranoïaque-critique. Pauvert 1978.
Les moustaches radar (1956-1960) : éd. Gallimard -coll. Folio 2004, pp. 114.
Pensées et anecdotes : éd. Le Cherche Midi. 2004, pp. 184.
Le journal d'un génie adolescent : Le serpent à plumes. 2004, pp. 240.
Oui. La révolution paranoïaque-critique, l'archangélisme scientifique : éd. Denoël 2004, pp. 416.
L'esputnic du paubre : éd. de La Table ronde, 2008, 166 pp.
Carnets érotiques : éd. du Chêne 2009, 61 pp.

1952

QUELQUES ÉCRITS SUR SALVADOR DALI

- BONA D. : Dali, journal d'un futur mégalomane. Le Figaro littéraire. 17 février 2000. p. 8.
BOSQUET A. : Entretien avec Salvador Dali. éd. du Rocher. N. éd. 2000, pp. 181.
DESCHARMES R., NERET G. : Dali. Taschen, 1998, pp.224.
GIFREU P. : Dali, un manifeste ultralocal. Le Rocher, N. éd. 2000, pp. 104.
MILLET C. : Dali et moi. Gallimard, 2005, pp. 192.
PITXOT A., PLAYÀ J. : Le chemin de Púbol. ed. Escudo de Oro SA, 1997. pp. 63.
PITXOT A., AGUER M. : A life with the light of eternity. ed. Escudo de Oro SA, 1998. pp. 63.
PITXOT A., AGUER M. : Salvador Dali House Museum Portlligat Cadaquès. éd. Le Triangle postal, 2009, pp. 112.
SCHLUMBERGER E. : Dali. Bientôt les trois coups pour l'ouverture de son musée à Figueras. Connaissance des Arts. Août 1974, 270, 26-33.